

**100**  
QUESTIONS/RÉPONSES



# LES ADULTES SURDOUÉS

2<sup>e</sup> édition

Charlotte Parzyjagla



**INTELLIGENCE, TEST**

L'embarras de la communauté scientifique pour s'accorder sur une seule définition des hautes intelligences, une seule manière de les détecter, se traduit par la diversité des termes introduits, ainsi que ces multiples dérivés. Malgré l'équivalence apparente de ces termes, l'utilisation de l'un ou l'autre n'est pas parfaitement neutre.

Les termes les plus utilisés en France sont :

« Surdoué », terme qui évoque l'idée d'une supériorité « sur », « au-dessus de », et de « doué ». C'est la raison pour laquelle, ce terme qui faisait consensus au départ, est de moins en moins utilisé et remplacé progressivement par « haut potentiel ».

« Haut potentiel », terme qui a l'avantage d'être moins pédant et l'inconvénient d'être plus tortueux, voire spécieux. Si « haut » renvoie toujours à l'idée de supériorité, « potentiel » atténue l'idée qu'une grande intelligence engendre obligatoirement sa matérialisation en un « don » précis. Le problème de ce terme, c'est qu'un test de QI nécessaire à l'identification d'une personne à haut potentiel ne mesure pas un potentiel, c'est-à-dire, une « possibilité de », mais bien des compétences précises, censées engendrer des performances à un endroit. S'il est possible que certains surdoués ne manifestent aucune compétence précise, ce n'est pas le cas de tous les surdoués.

« Zèbre », terme inventé par la psychologue Jeanne Siaud-Facchin, qui n'est pas utilisé par la communauté scientifique. À l'origine, c'est un équivalent de « surdoué ». Les contours théoriques de l'appellation demeurent flous. Il renvoie à l'idée que le surdoué partage des caractéristiques psychologiques communes, qui déterminent le surdoué.

En raison de sa popularité, de son absence de définition théorique claire, le public en fait une utilisation de plus en plus galvaudée. Il est maintenant utilisé par certains non-surdoués se reconnaissant dans le profil psychologique établi. Pour d'autres personnes, on peut être surdoué, sans être « zèbre ».

« Haut quotient intellectuel », dont l'acronyme est HQI (ou « Très haut quotient intellectuel » THQI, quand la mesure dépasse 145). Ce terme a le mérite de dire précisément ce qu'il désigne : est HQI celui qui a un quotient intellectuel supérieur de deux écarts-types à la moyenne de la population.

Derrière l'image de l'intellectuel se cache celle de l'apollinien, amoureux de la conformité, de la discipline, attiré par la sagesse philosophique et qui a renoncé au plaisir de la chair.

Avant de devenir un cliché, on peut deviner que cette idée s'est inscrite dans l'histoire de la pensée avec l'évolution de la notion d'intelligence. Au Moyen Âge, on appelait les enfants doués des *puer senex*, c'est-à-dire des vieillards, et on les envoyait dans les monastères pour qu'ils emploient leurs capacités au service de la spiritualité. C'est l'idée qui a longtemps été représentée dans les films, les livres : le Narcisse d'Hermann Hesse, ascétique et timide qui a passé son temps à étudier. Des siècles durant, la philosophie a pensé un dualisme strict entre l'esprit et la matière / le corps et l'esprit, renvoyant l'idée que la pensée était indépendante de la sensation et la raison, des émotions.

En réalité, les surdoués forment une population très hétérogène. Ils peuvent occuper divers métiers : techniciens de surface, commerciaux, clowns, paysans, esthéticiens, président de la République ou chômeur.

Évidemment, sur le plan statistique, il y a davantage de surdoués dans les milieux universitaires. Par exemple, le QI moyen des individus diplômés des plus hautes écoles américaines est de 145. Dans ce cas, le niveau de ces écoles ne permet pas à quelqu'un qui n'a pas de bonnes dispositions intellectuelles de suivre le cursus. Mais, ces écoles restent une exception.

Pour réussir dans le système français et obtenir un niveau Master, toutes filières confondues, un QI de 115-120 offre une belle perspective de réussite. Si les surdoués sont les plus observés dans le milieu universitaire, c'est parce qu'il y a une corrélation entre le niveau d'études et l'augmentation du QI. Les enfants d'agriculteurs ont un QI moyen de 97, ceux des cadres supérieurs, de 112.

En clair, ce n'est pas le diplôme ou l'attrait pour les études qui conditionne un QI élevé, mais le QI élevé qui offre des possibilités plus grandes de réussite. Il n'y a donc pas forcément davantage de surdoués que de personnes brillantes dans le système universitaire ; ce qui contredit l'idée d'une préférence des surdoués pour les études au détriment d'autres branches.

Les surdoués ne sont pas des intellectuels déconnectés de leurs émotions. Ceux que j'ai pu observer ressemblent davantage à des jouisseurs : c'est le plaisir qu'il y a à acquérir des connaissances qui est à l'origine du désir de s'élever dans la connaissance chez l'intellectuel surdoué.

Lorsque l'on parle de personnes surdouées, on se réfère à un test de QI et à une observation clinique. Sans un test de QI significativement supérieur, il est impossible d'attester de la douance.

Pour autant, le test de QI est-il une mesure de l'intelligence avec un grand « I » ?

À QI équivalent, un individu peut être un brillant mathématicien et un autre, éprouver de grandes difficultés à exceller quelque part. Y a-t-il, dans ce cas, un surdoué *sui generis* en fonction du « profil intellectuel », de la répartition des résultats au test de Wechsler ?

Lorsque l'on parle d'une intelligence supérieure, on sous-entend que les capacités sont « à disposition », prêtes à être employées sans difficulté dans différents contextes. Si elles sont sous-employées en raison d'un problème psychologique et/ou d'un environnement ne permettant pas de les exploiter, avec de la volonté et du temps, un travail psychologique, l'individu retrouve la maîtrise de son potentiel. Il n'en va pas de même pour toutes les personnes qui obtiennent un QI autour de 130. Pourquoi ?

Le test de QI mesure différentes performances dont : les aptitudes et les performances cognitives « brutes ». Les deux sont censées être liées. Un individu ayant de bonnes aptitudes cognitives, une bonne mémoire de travail et une grande rapidité de traitement a, normalement, les dispositions pour développer de grandes aptitudes. C'est la raison pour laquelle on considère qu'un profil hétérogène cache possiblement un trouble.

Pour autant, les aptitudes et les compétences cognitives sont deux choses très différentes. Les aptitudes sont la mesure des possibilités intellectuelles d'un individu adaptées à un contexte, les capacités de comprendre, du latin *comprehendere*, dérivé de *prehendere* (« saisir ») avec le préfixe *cum-* (« avec »). C'est-à-dire, les capacités de raisonner, de lier des éléments entre eux pour saisir un sens, avoir des idées. Les performances cognitives sont, pourrait-on dire, comme les capacités du « disque dur cérébral ». Elles sont fonctionnelles, mais pas opérantes. Elles sous-tendent l'intelligence, mais ne la conditionnent pas.

De fait, il y a une différence entre différents profils psychométriques chez les surdoués, selon que l'individu a des aptitudes moyennes, mais des compétences cognitives élevées, ou l'inverse.

Le QI n'est donc pas qu'une mesure de l'intelligence. On peut avoir de très bonnes fonctions cognitives et aucun talent particulier. On peut avoir de très bonnes aptitudes et ne pas réussir à trouver où les exploiter. Et enfin, chaque profil cognitif, en fonction de la répartition des résultats, est différent.



Le test utilisé actuellement, majoritairement en France, le WAIS-VI est découpé en quatre indices : ICV-IRP-IMT-IVT.

L'indice de compréhension verbale (ICV) comprend trois subtests principaux :

- « Similitudes », qui évalue la capacité de l'enfant à établir des catégorisations et son niveau de pensée conceptuelle, de raisonnement analogique et d'autonomie intellectuelle;
- « Vocabulaire », qui examine le niveau de langage et la compréhension des nuances linguistiques;
- « Information », qui reflète la culture générale en rapport avec l'éducation scolaire, notamment.

L'indice de raisonnement perceptif (IRP), comprend trois subtests principaux :

- « Cubes » qui évalue la coordination visuomotrice, la capacité de structuration spatiale, d'analyse et de synthèse.
- « Matrices » qui examine le raisonnement inductif et déductif, le raisonnement analytique, la faculté de réfléchir de manière logique en explorant différents niveaux de raisonnement.
- « Puzzles visuels » qui mesure les capacités d'analyse et de synthèse d'éléments visuels. Il ne requiert pas « d'habileté manuelle » comme « Cubes ». Il implique la capacité de manipuler mentalement une forme dans l'espace.

L'indice de mémoire de travail (IMT) est composé de deux subtests principaux :

- « Mémoire des chiffres » qui fait appel à la mémoire à court terme, c'est-à-dire au nombre d'informations qu'un individu est capable de maintenir à l'esprit simultanément et à la capacité d'attention.
- « Arithmétique » implique l'intelligence fluide, la compréhension verbale, les aptitudes en calcul mental et la mémoire de travail auditive.

L'indice de vitesse de traitement (IVT) est composé de deux subtests principaux :

- « Codes » mesure la capacité d'observation, d'imitation et de reproduction, la capacité de coordination visuomotrice et la vitesse d'encodage de l'information. Elle nécessite de ne pas avoir de trouble graphique.
- « Symboles » examine la capacité de reconnaissance et de discrimination visuelle (attention sélective), et l'aptitude à agir vite.

Bien que les surdoués soient étudiés depuis des décennies, il n'y a toujours pas consensus scientifique international qui détermine de manière unanime à partir de quel score précis, à partir de quels critères, on est surdoué.

Concernant, tout d'abord, le seuil de QI. Celui qui est majoritairement retenu, dans la plupart des pays, est celui de 130 sur l'échelle de Wechsler.

On n'a pas déduit ce score par rapport à l'étude des personnes surdouées, en observant, par exemple, un fonctionnement différent à partir de cette mesure. On a déterminé ce score en raison de sa rareté significative sur le plan statistique. 130 correspond à deux écarts-types (30 points) de différence par rapport à la moyenne théorique du QI de la population, située à 100. En miroir, à partir de deux écarts-types inférieurs à la moyenne on se retrouve au seuil de la déficience intellectuelle.

Le point de vue change selon certains auteurs ou dans certains pays. Pour Jean-Charles Terrassier, psychologue français spécialiste des surdoués, ce seuil est de 125. Ce même seuil est utilisé par les Belges. Pour le premier, utiliser 125 est pertinent compte tenu de la possibilité d'erreur dans le calcul du QI. Cela permet de détecter les surdoués dont la mesure du QI serait abaissée en raison de difficultés diverses. Les Belges, quant à eux, considèrent qu'avec un QI de 125, le décalage avec le reste de la population est déjà suffisamment significatif pour qu'on le prenne en compte.

La question se complexifie avec les profils cognitifs hétérogènes qui ne permettent pas le calcul d'un QI représentatif des compétences réelles (voir question : « Quels problèmes y a-t-il avec les profils hétérogènes ? »). Certaines personnes peuvent, en effet, avoir un QI total inférieur à 130 et pour autant présenter des scores à certains indices bien au-dessus du seuil de la douance.

Afin de ne pas réduire le surdoué à des performances cognitives, certains spécialistes ajoutent des critères objectifs de performances dans certains domaines. Pour Renzulli, aux hautes capacités doivent s'ajouter des critères de créativité et d'engagement dans la tâche pour obtenir un

surdoué. Pour Ericsson, ce ne sont ni la créativité ni les compétences cognitives qui déterminent les performances, mais la motivation et l'engagement.

De manière générale, les effets de la motivation et de la créativité en lien avec un QI élevé sont très largement étudiés par la communauté scientifique.

En outre, des disparités significatives subsistent quant à l'exploitation de ces informations recueillies au sein des différents pays. Aux états-Unis et au Canada, les enfants à haut potentiel, appelés *gifted students*, peuvent bénéficier d'un éventail d'aménagements éducatifs plus structurés qu'en France. Le dépistage du haut potentiel peut se faire fréquemment dans un cadre scolaire et de manière systématique dans certaines écoles ou districts. Ces pays ont mis en place des politiques éducatives spécifiques, bien que la prise en charge varie selon les états, provinces ou districts scolaires. Il existe également un programme nommé *Gifted and Talented Education* (souvent abrégé GATE) mis en place dans plusieurs systèmes anglo-saxons — notamment aux États-Unis, au Canada, au Royaume-Uni, en Australie — pour répondre aux besoins spécifiques des élèves à haut potentiel. En Israël, l'éducation des enfants surdoués fait l'objet d'une politique nationale structurée, pilotée par le ministère de l'éducation. Les dépistages sont systématiques vers 9-10 ans. Les enfants dans le top 1 % sont reconnus comme « doués », ceux dans le 3-5 % sont souvent qualifiés de « talentueux ».

- Le seuil le plus largement reconnu à l'échelle internationale est d'environ 2 % des performances les plus élevées selon la mesure de l'échelle de Weschler.

## Qu'est-ce que l'observation clinique apporte à la détection du surdon ?

Ce qui importe, avant tout, quand on observe les résultats d'un test, c'est de pouvoir les analyser et de comprendre éventuellement certains résultats plus faibles. Il est fréquent, par exemple, qu'un individu sensible au stress, anxieux, ayant un manque de confiance en lui, se déconcentre durant l'épreuve de mémoire des chiffres (quand cela n'est pas dû à un trouble de l'attention) et obtienne, par conséquent, un score minoré à cet indice. Le praticien compétent est censé évaluer cela. L'observation clinique permet également de voir (cela arrive fréquemment) si la pensée de la personne se bloque à cause du stress dans les subtests chronométrés ou si elle s'implique vraiment (essaie de se dépêcher ou pas) lors de l'épreuve « Codes » ou « Symboles ». Le praticien est aussi censé pouvoir avancer des hypothèses pour expliquer des résultats abaissés à certains indices et suspecter la présence d'un trouble cognitif.

De manière plus globale, on peut se demander :

- Quelle est l'attitude de la personne face au test ? Est-elle curieuse, détendue, impulsive ?
- Quelles stratégies utilise-t-elle ? Fonctionne-t-elle par essai/erreur, par analyse logique ? Utilise-t-elle des mémoires de travail alternatives ? Se montre-t-elle rigide ou créative ?
- Est-elle endurante durant le test ? Y a-t-il une chute des performances à la fin du test ? Est-elle épuisée ou frustrée par la difficulté ?
- Est-elle facilement déstabilisée par l'échec ?
- Peut-elle expliquer son raisonnement, montre-t-elle un décalage entre pensée et expression ?
- Pose-t-elle des questions sur la consigne ? Semble-t-elle remettre en question la logique même du test ? (Rapport à la norme.)

Cette observation clinique revêt une importance capitale dans la détection des surdoués, car pour cette partie de la population, le test/retest est le moins cohérent. Quand ils sont perfectionnistes, ils peuvent rapidement souffrir d'une anxiété de performance importante, ils peuvent perdre confiance en eux et se « saboter ».

Ce que l'observation clinique apporte, c'est donc une analyse du comportement de l'individu qui permettra de mieux comprendre le bilan cognitif. Une personne qui, par exemple, se montrerait brillante, profonde avec une pensée subtile durant l'entretien préliminaire, mais qui durant le test, ne répondrait pas à certaines questions verbales parce qu'elle ne « trouve pas les mots » ou a « peur de dire une bêtise » devrait attirer l'attention du clinicien.

En clair, l'observation clinique permet de ne pas perdre de vue l'objet de ce que l'on cherche à démontrer. Parler d'intelligence supérieure, c'est parler d'une capacité supérieure dans un ou plusieurs domaines. Le degré d'excellence, bien qu'il soit difficilement décelable lors d'un simple entretien, peut au moins donner des indices.

## Quels sont les problèmes que pose une détection de la douance sans test de QI ?

On entend souvent l'idée que la douance impliquerait une série de signes pronostiques qui formeraient une sorte de profil psychologique comprenant, par exemple : hypersensibilité, sens de la justice, empathie, et des affections en tous genres : échec scolaire, troubles « dys » divers et variés, autisme, etc. Dans quelle mesure ces observations a posteriori sont-elles pertinentes ?

Il faut rappeler que le surdon n'est pas une pathologie psychiatrique ou une maladie. C'est en effet pour diagnostiquer des maladies que l'on pratique l'observation de différents symptômes. Dans la maladie mentale, une série de symptômes a la valeur d'un diagnostic médical, scientifique.

Le premier problème que pose l'identification du surdon par ce moyen, c'est donc que l'on se trompe d'objet de connaissance. Une pathologie sans symptôme, c'est-à-dire, sans manifestation de l'affection, n'est pas une pathologie. L'identification d'une maladie par les symptômes a donc un sens pronostique important.

Dans l'identification de la douance, c'est l'efficacité intellectuelle qui en est le signe pathognomonique, les « symptômes » ou plutôt les caractéristiques identifiées n'en sont ni la cause ni la conséquence. En clair, rien n'explique le lien entre le fait de disposer d'un QI supérieur à 130 et le fait de disposer d'une sensibilité supérieure à celle des autres, par exemple. On peut être hypersensible et ne pas être surdoué.

Cette idée d'un « profil psychologique type » pose d'autres problèmes : un individu avec un score supérieur à 16 (seuil de la douance) à un subtest du test de QI, mais au QI total de 100 aurait-il néanmoins quelque caractéristique psychologique de la douance ? Et celui au QI total de 127, sans aucun subtest très élevé, n'en aura aucune ? Et celui au QI total de 150, est-il plus hypersensible que celui au QI de 130 ?

La grosse difficulté de cette identification par les « symptômes », c'est donc qu'on ne cherche pas à comprendre quel lien il peut y avoir entre surefficacité et caractéristiques psychologiques. Et, s'il y a un lien, quelle en est la cause. On déduit des critères a posteriori, qui demeurent sujets à une appréciation éminemment subjective.

Il n'existe, à ce jour, aucun moyen de mesurer de manière fiable l'hypersensibilité, l'empathie et encore moins, le degré du sens de la justice. Et enfin, ces « caractéristiques » se retrouvent chez un grand nombre de personnes, elles ne sont pas exclusives aux surdoués.



Certains praticiens le pensent. Pour quelles raisons ? Car le débat sur la pertinence d'un test de QI (voir question : « Les tests de QI sont-ils infaillibles ») sera toujours ouvert. Cela, d'autant plus, quand il s'agit de mesurer des compétences extrêmes.

étant donné la difficulté que peut poser la détection du haut potentiel dans certains cas (voir question : « Quelles difficultés peut poser une identification de douance avec un test de QI ? ») on peut légitimement se demander si la détermination de la mesure de l'intelligence ne demande pas un examen plus nuancé que celui opéré par un test qui dispose de cotations rigides. Sans compter les erreurs humaines de retranscription des résultats et d'interprétation des réponses verbales qui demandent au psychologue de bien saisir ce que l'individu a voulu dire.

Alors pourquoi fait-on passer des tests de QI ?

Parce qu'un praticien, tout aussi neutre qu'il puisse être (personne n'est jamais parfaitement neutre), et pour autant habitué qu'il soit à fréquenter une population de surdoués :

1. Ne peut pas mesurer sans instrument de mesure
2. Ne voit de son patient que ce que son patient lui donne à voir
3. Aura tendance, comme n'importe quel individu, à penser que celui qui est intelligent, c'est celui qui raisonne comme lui ou qui est d'accord avec lui.
4. On ne peut observer par soi-même que ce que l'on est capable de concevoir par soi-même. Autrement dit, le praticien doit être « plus surdoué que le surdoué » pour comprendre pourquoi certaines de ses idées sont pertinentes.

Malgré toutes les critiques légitimes et constructives que l'on peut faire sur les tests de QI, c'est le seul outil dont nous disposons qui prouve sa validité scientifique pour détecter la douance.

La détection du haut potentiel requiert une observation clinique et un test de QI. Obtenir un QI homogène dont tous les indices sont supérieurs à 130 est assez rare (voir la question « Pourquoi le score des indices est plus bas que le QIT chez les surdoués ? »), c'est la raison pour laquelle l'observation clinique est importante. À partir de deux subtests supérieurs ou égaux à 16, le haut potentiel peut être questionné en fonction des subtests dont il s'agit et de l'observation clinique. (« questionné » veut dire qu'il y a des soupçons, mais que rien n'est sûr.) S'il s'agit du subtest « Information » qui mesure la culture générale et du subtest « Codes » qui mesure la rapidité de traitement de l'information, on ne pensera pas nécessairement à un haut potentiel.

On peut être très cultivé et disposer d'une intelligence moyenne ou faible. On peut être très rapide, efficace dans l'encodage d'une information sans pour autant être capable d'une réflexion fine et dense. Certains autistes Asperger, par exemple, peuvent avoir une mémoire de travail très supérieure, mais un QI total moyen, moyen-haut ou supérieur. Si l'intelligence générale est logiquement corrélée à une bonne mémoire de travail, une bonne mémoire de travail ne conditionne pas l'intelligence et inversement. Dans le cas d'un TDAH, la mémoire de travail peut être abaissée chez un sujet par ailleurs surdoué.

En revanche, s'il s'agit des épreuves « Similitudes » et « Balances » par exemple, le haut potentiel sera davantage suspecté. Obtenir un score très supérieur à l'épreuve « Similitudes » implique que la personne soit capable d'une grande autonomie de pensée : profondeur, esprit de synthèse, pensée divergente et convergente. L'épreuve « Balances » convoque de nombreuses aptitudes : rapidité (épreuve chronométrée), déduction, induction, raisonnement quantitatif, autonomie de la réflexion, adaptabilité, etc.

Utiliser l'analyse détaillée des subtests permet, lorsqu'il y a une grande disparité entre les résultats, de pouvoir trancher sur la question de la douance.

À partir d'un seul indice supérieur ou égal à 130, la question se pose aussi, si et seulement si, au moins deux autres indices sont supérieurs à 115 et, dans le cas où le praticien constate que le potentiel n'est pas exploité (anxiété, névrose d'échec, autosabotage, perte de moyens importants, troubles « dys », etc.).

Et enfin, lorsqu'un indice est supérieur à 145, la question du haut potentiel devient évidente, même si les autres indices ne sont pas nécessairement strictement supérieurs à 115, car un score si haut est forcément la preuve d'un haut niveau général de fonctionnement intellectuel. Cela ne doit pas pour autant exempter le praticien de rechercher les causes d'une telle disparité entre les résultats.

## Quelles sont les difficultés que peut poser l'identification de la douance avec un test de QI ?

Éric Turon-Lagot a proposé de distinguer les « vrais surdoués » au profil cognitif homogène, des « hauts potentiels » au profil cognitif hétérogène, bien que supérieur à 130 (si on le calcule malgré la non-représentativité de ce score). La distinction a une certaine pertinence dans la mesure où le terme « surdoué », dans l'imaginaire collectif, implique une réussite significativement supérieure dans tous les domaines. Si un individu est très doué en mathématiques, mais médiocre en français, on ne dira pas qu'il est « surdoué », mais « surdoué en mathématiques ».

Cette distinction fonctionne donc, mais seulement pour un certain type de profil cognitif, lorsque les résultats d'un indice sont très élevés et les autres, seulement supérieurs. Par contre, dans le cas suivant :

- 138 à l'ICV, 110 à l'IRP, 105 à l'IMT, 100 à l'IVT.

On ne peut pas parler d'une personne surdouée, car la majorité des aptitudes sont dans la moyenne de la population. Par contre, on peut dire qu'il y a de très bonnes aptitudes dans le domaine verbal et questionner le décalage avec les autres résultats.

En revanche, dire d'un profil du type :

- 147 à l'ICV, 130 à l'IRP, 126 à l'IMT, 110 à l'IVT (QIT de 140),

que ce n'est pas un « vrai surdoué », alors que celui aux résultats :

- 124 en ICV, 126 en IMT, 122 en IVT (QIT de 130) l'est, serait une hérésie.

Dans le cas d'un profil de ce type : 137 à l'ICV, 124 à l'IRP, 109 à l'IMT, 97 à l'IVT (Le QI total, s'il est calculé, malgré l'hétérogénéité, à 125). Est-il surdoué ? 125, c'est le seuil pour Jean-Charles Terrassier pour ne pas exclure les individus ayant le plus de difficultés. Pour celui-là, la question se pose de savoir s'il ne serait pas un surdoué avec des résultats abaissés par des blocages psychologiques (manque de confiance, névrose d'échec, inhibition, etc.) ou de troubles « dys ». À l'inverse, un profil homogène à 125, la question de la douance sera écartée à la lecture des scores. Si aucun indice n'est significativement supérieur, on n'a aucun soupçon concret pour déduire la douance. Ces scores montrent en effet des facilités dans toutes les épreuves, mais aucun surdon particulier.